RETRO NEWS

*Supplément gratuit du* **SOLEIL du Vendredi 27 Avril 1888**

# UNE CHASSE AU TIGRE

**On a bien voulu nous communiquer la lettre suivante, écrite par un des jeunes princes de la famille d'Orléans qui, pour compléter son instruction, a entrepris avec deux amis un voyage dans l'Inde :**

Nous sommes partis de Calcutta, M. de M..., M. de B... et moi, sur une sorte de chaland d'une trentaine de mètres de long et à deux ponts que traîne un petit vapeur pour les Sauderbands qui sont formés par le Delta de l'Hongly.

Je dois dire qu'à Calcutta on s'est moqué de nous parce que c'est un pays réputé malsain et où plusieurs Anglais ont été sans succès au point de vue de la chasse.

M. de M... est le plus charmant compagnon qu'on puisse trouver et sous le rapport de chasse, équipement, fusils, il s'y connaît à merveille. Sans lui nous n'aurions pas fait grand'chose.

Nous habitons sur le grand bateau dont nous avons divisé le bas en deux chambres et une salle à manger. Moyennant 20 roupies, avec du drap noir, quelques planches et un tonneau, j'ai construit une chambre noire, et j'y ai fait et développé, et tiré une collection de photographies que je vous envoie. Elles ont le mérite d'avoir été entièrement faites par moi.

Nous avons emporté des provisions pour trois semaines, plus quelques génisses destinées à être offertes en sacrifice aux tigres.

Nous habitons donc la cale, les hommes le premier pont. Le deuxième nous sert de promenoir et de lavoir.

Après trois jours de détours dans des canaux, nous arrivons au dernier village avant la jungle. Ce sont des cahutes recouvertes de feuilles de palmier, et habitées par des pêcheurs et des chasseurs, beaux hommes au type européen qui passent toute leur vie dans leur pirogue et sont excessivement braves.

Il y a là les restes d'un temple de Khâli, la déesse noire, où un vieux prêtre qui a la prétention de baragouiner quelques mots d'anglais, fait guillotiner des chèvres. Nous lui offrons du wisky, du papier et divers autres présents qui nous mettent dans ses bonnes grâces et, par son entremise, nous entrons en rapport avec les Shikaris (chasseurs), qui, de leur naturel, sont fort indépendants.

Le premier jour, nous reconnaissons autour du village des volcelest de tigres.

Nous voici fort excités et nous attachons quelques vaches dans le bois.

Le lendemain matin les chasseurs viennent nous dire que deux tigres sont dans le bois F. (1).

Nous nous y rendons et commençons une traque sur le volcelest dans les fourrés de houx, avec des lianes et de la boue jusqu'au genou. Je ne sais comment nous avons pu y pénétrer. Les natifs glissent là-dedans sans vêtements, sans bruit et sans armes. Néanmoins les tigres filent. La tigresse saute à cinq mètres de M. de B..., qui, resté derrière nous et peu habitué à ce sport, était resté à genoux à l'attendre au lieu de courir après, ce qui a exaspéré les chasseurs.

Dans le bois, nous retrouvons une vache tuée. Nous en attachons une autre dans la clairière ; nous accrochons nos hamacs sur nos arbres, M. de B. en C., M... en B., moi en A., au bord de la clairière. Et nous montons dedans à six heures du soir. Nous sommes à cent mètres les uns des autres. Malheureusement la nuit se fait noire. Je commence à ne plus distinguer la vache.

Vers neuf heures, des rugissements lointains annoncent l'arrivée des tigres. Leur cri est en tout semblable au beuglement d'une vache. Mon Shikari, à cheval sur une branche à côté de moi, est très excité. J'ai deux fusils : le 5 et le 8. Tout à coup M. de B... crie : La tigresse a passé. Elle avait, en effet, sauté le layon tandis qu'il regardait dans une autre direction.

Bientôt j'entends un grand bruit de branches cassées avec de forts souffles sous mon arbre. J'ai beau regarder, impossible de rien voir. Je tire au jugé. Deux bonds dans les buissons m'annoncent que le tigre part. M. de M... le tire un instant après à cent mètres sautant le layon, sans résultat. Deux heures après je suis réveillé par un rugissement effroyable à vingt mètres de moi. Pour le coup je crois que le tigre saute sur mon arbre, ce qui arrive parfois. Mais des beuglements et un bruit de lutte me prouvent qu'il est en train de tuer la vache. Je tire deux coups au jugé et jusqu'au lendemain matin, je n'entends plus rien. Au jour nous trouvons, en effet, la vache tuée, avec des marques de griffes et de dents dans le cou. Ma balle avait été à dix centimètres du tigre. Pas de chance.

Devant l'impossibilité de voir la nuit du haut d'un arbre, nous y renonçons et construisons, dans le coin de la clairière, une cage en bambous entourés de feuillages où nous nous mettons, M... et moi, avec deux Shikaris.

La première nuit, deux tigres tournent dans les buissons à dix mètres de nous, se livrant mutuellement à des ébats, où leur concert de sourd qu'il est au commencement, se termine par des cris de rage et des jurements. Chaque fois nous nous jetons sur nos fusils, craignant pour la solidité de la cage, mais ils ne veulent pas se montrer. Au petit jour, impatientés, nous marchons sur un buisson où nous les entendons. — Mais nos bottines craquent et nous les entendons se sauver à deux mètres de nous, sans pouvoir tirer.

La nuit suivante rien. Ils sont partis.

Nous essayons en vain une battue dans les bois F, G. Nous avons fait percer à cet effet les layons *b* et *c*. Je suis forcé de rester à pied. L'arbre où j'étais était couvert de fourmis rouges et je suis dévoré. Le tigre, encore cette fois, a filé trop tôt. Nous ne voyons rien. Nous commençions à nous désespérer et à nous consoler en chassant ce qu'ici on considère du petit giber. M... avait tué un cerf et non une panthère, lorsqu'un paysan à qui ses traits océaniens ont valu le surnom de « Papouan » vient nous annoncer qu'un tigre a tué une vache.

Nous partons, M. M... et moi. M. de B... reste découragé et craignant de se mouiller les pieds. Après avoir tenu un conseil de guerre, nous décidons de battre le bois D dans le sens de la flèche.

M... se met en 1 et moi en 2 ayant la vue sur le ruisseau. Au bout de quelques minutes, jentends un grand remue-ménage et vois un énorme tigre au pelage roux, sauter le ruisseau à 120 mètres de moi en *a*. Il me semble hors de portée. Néanmoins, je lâche mes deux coups de 8.

M... arrive à la course et nous commençons à tourner le bois F pour voir si le tigre y est. Voilà le volcelest et je constate qu'il a du sang. Je l'ai blessé. Mais nous ne pouvons plus marcher dans le bois. Un tigre blessé est ce qu'il y a de plus dangereux. Nous nous plaçons en 2 et nous faisons tirer des coups de fusil dans le bois *b*. Nous espérons que le tigre ira en H dans la grande jungle. Il n'en est rien. Nous revenons sur le layon et constatons que le tigre l'a sauté. M. de M... suit à pied le layon de Nokipour. Je vais en pirogue sur la rivière et l'appelle peu de temps après, ayant traversé la rivière à la nage en *h*, *i*. Nous traversons, nos batteurs, le papouan en tête, criant, brandissant un fusil à pierre de 2 mètres de long, dont il se sert généralement comme d'un bâton. La jungle entre *h* et Mahmud paraît si fourrée que nous sommes obligés de faire un grand crochet pour nous trouver sur le layon *o o'*.

Il ne faut pas songer à battre. M. de M... fait quelque chose de fort dangereux. Il suit la piste du tigre dans la jungle, se frayant un chemin au couteau. Les chasseurs ne veulent pas y entrer et parlent d'abandonner le tigre. Je descends pendant deux kilomètres le ruisseau *o'm* avec de l'eau jusqu'au ventre et constate que le tigre est entré dans la jungle I en *m*. M... arrive. Nous faisons le tour de cette jungle — elle n'a que 500 mètres de long et est bordée en 6, 7 par un layon de 20 mètres de large. — Nous allons faire le dernier essai. Nous mettons quelques hommes dans la rivière *O'm*.

Je me mets d'un côté en 7 pour surveiller la grande rivière au cas où il voudrait la passer, M... à 50 mètres de moi en 6. On tire des coups de fusil et j'entends aussitôt un animal se promener de long en large dans le fourré contre le layon entre M... et moi. C'est le tigre. Nous armons nos seconds fusils et disons à nos chasseurs de se tenir prêts à tirer en même temps que nous. Le tigre va sauter sur l'un de nous. C'est sûr. Nous avons quelques minutes de cette agréable attente. Le domestique de M. de M..., qui ne portait que des cartouches, grimpe comme un singe au haut d'un arbre. Le tigre marche sur moi. M. de M... le voit avant qu'il ne saute et tire un coup auquel répond un rugissement effroyable, puis un second. Les rugissements recommencent. Nous entrons dans le buisson et trouvons le tigre en vie, tapi dans la boue. Nous nous livrons à un petit feu roulant, et vraiment il faut que ce soit bien dur. Pour le tuer, nous lui avons envoyé 6 balles de calibre 8 à 10 gr. de poudre dans les épaules et la tête. Ma première balle a été dans le derrière, et cela m'a vraiment étonné de l'avoir touché à cette distance et au sauté.

Mais la tigresse, car c'en était une, est à moi, car elle est à la première balle. Elle a 2 m. 80 du museau au bout de la queue et de belles griffes. Le village entier nous entoure. On nous offre des noix de coco que neus acceptons avec empressement ; c'est la seule boisson rafraîchissante du pays. Au bateau des cris de joie de tout l'équipage et le soir une fête énorme. Le lendemain nous dépouillons la tigresse, donnant le foie, la graisse, les entrailles, aux hommes qui font avec des médecines pour toute maladie.

Nous sommes au comble de la joie, voici une belle entrée en chasse, et il n'y a pas beaucoup de gens aux Indes ayant tué un tigre à pied. De plus, nous l'avons tué seuls, sans Anglais, en arrangeant tout nous-mêmes. Le surlendemain nous sommes partis sur une trace de rhinocéros. Des volcelest de 40 centimètres de diamètre et des trous de 80 centimètres dans la boue. Ils sont fort difficiles à chasser parce qu'ils sont très sauvages. Nous marchons deux heures dans la boue jusqu'au ventre et dans une jungle si épaisse qu'on ne voit pas à un mètre. Nous les avons entendus manger des feuilles à quinze pas de nous, puis nous éventant détaler au triple galop.

Nous voici repartis, M... et moi, sur le steamer pour quatre jours pour en retrouver. M. de B... est charmant, mais il veut chasser sans se mouiller, sans marcher, et croit qu'en deux heures on trouvera du gibier sous la main. C'est une erreur surtout ici.

En somme, nous avons eu un tigre après trois nuits d'affûts et une course de six lieues, de six heures du matin à sept heures du soir. Voici trois jours que nous sommes après les rhinocéros et nous ne désespérons pas d'en avoir.

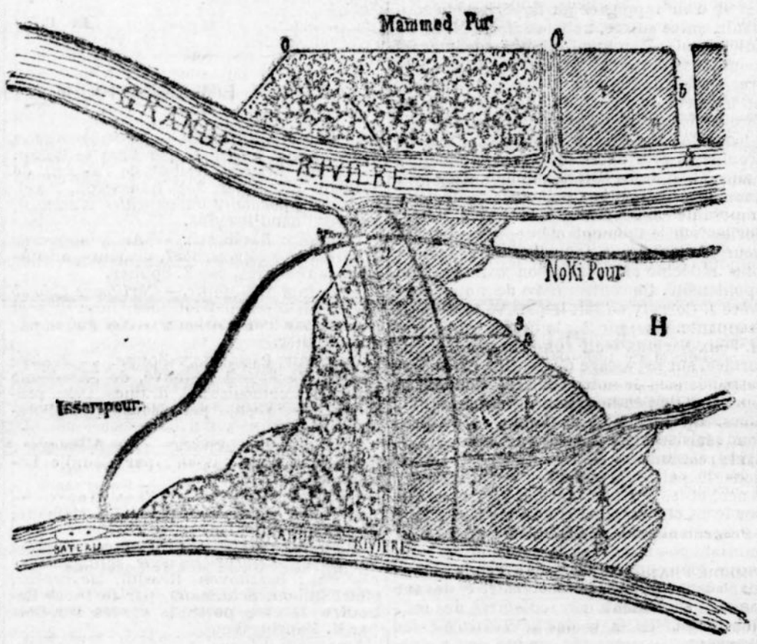
Nous venons de revenir bredouille. Nous sommes pressés par le temps. Pendant quatre jours nous avons poursuivi une famille de rhinocéros sans pouvoir les rejoindre. Ils étaient trop effrayés.

Avant de partir, nous avons encore été une fois au tigre. Je l'ai entendu bâiller et éternuer à cinquante pas de nous. Mais nos coolies font plus de bruit autour de moi que des batteurs. Le tigre a filé. Il était dans une grande île de l'autre côté d'une rivière qu'il avait passée la nuit, couché sur un sanglier qu'il avait pris après une longue chasse, dont nous avons suivi les détours au volcelest. Le temps presse, et nous sommes obligés de repartir, quoique bien à regret. Aujourd'hui le maire d'un village vient nous annoncer à bord qu'un tigre a tué un bûcheron deux heures avant. Mais à moins de rester trois jours de plus, nous ne saurions où le retrouver. Nous continuons notre route.

Nous voici de retour à Calcutta où j'ai trouvé vos bonnes lettres. Comme M. de B... a pu vous l'écrire plus longuement, nous partons pour le Népaul.

HENRI.

(1) Voir le croquis ci-après.




# VARIÉTÉS

LIBRAIRIE DE LA REVUE INDÉPENDANTE. — *Paysages*, par M. Francis Poictevin. La prose, les vers et l'esprit de la Revue, d'après son plus récent numéro.

Cette époque, sous des apparences quelquefois brillantes, est, sans contredit, une époque de petitesse. Tout y est mesquin, diminué, guindé. Il ne s'en dégage rien, ou presque, qui élève l'âme. Il est vrai de dire qu'elle n'y croit pas. Or, il est tout naturel que l'être humain étant considéré comme une simple machine, on ne s'occupe que des accessoires qui l'entretiennent et des appétits qui la détériorent et souvent la tuent. Les artistes en littérature d'aujourd'hui ont un goût singulier des vilaines gens et des vilaines choses ; et si, par hasard, ils rencontrent un décor plus présentable, aussitôt ils le regardent à la loupe, pour y découvrir quelque moisissure. Si c'est là le résultat artistique des conquêtes de la science, ce serait à les maudire, car elles annihilent l'enthousiasme et feront, pour peu que cela dure, de la littérature d'imagination une sorte de procès-verbal, très minutieusement détaillé, où l'homme le plus expert sera celui qui en écrira le plus long pour ne rien dire.

Mais alors il arrive ceci que la pensée étant absente, on a besoin du secours des mots, et les mots s'entassent, s'accumulent l'un sur l'autre, pour parfaire ces descriptions aussi étonnantes que bizarres où l'on s'efforce de combiner le son avec la couleur. Il y a quelques mois, cela s'appelait de la décadence ou du décadisme, je ne sais pas au juste ; nous en sommes arrivés depuis à la déliquescence, et nous ne savons plus guère où nous irons. Si éphémère que soit le mouvement, — c'est notre pensée, — il est curieux à étudier, dans ses différentes manifestations, aussi bien en vers qu'en prose. Il dénote un état d'esprit singulier, peut-être un besoin de frapper le public par des moyens nouveaux. En tout cas, ce public là ne saurait être que fort restreint, parce que, dans le nombre considérable des lecteurs d'aujourd'hui, la plupart ne veulent point faire de la lecture un effort et tiennent à comprendre ou du moins à saisir immédiatement le sens de leurs lectures.

Pour mon compte, je ne saurais croire qu'il y ait là-dedans quelque sincérité, et que des écrivains d'un talent réel, comme MM. Joséphin Péladan et M. Francis Poictevin, par exemple, puissent prendre pour formule sérieuse, surtout durable, leur façon d'écrire. Celui-ci surtout, qui me paraît un homme tourmenté, et qui début a, il y a quelques années par un livre, *la Robe du moine*, plein de promesses, en dépit de nombre d'incohérences, s'est lancé, depuis, dans une observation minutieuse des choses qui touche à la manie. Il ne décrit pas simplement les paysages, il les complète, il leur ajoute tout ce qu'il voit, sans doute même ce qu'il ne voit pas, invent ; des mots, combine des couleurs ; etc malgré cela, quelques-unes de ses pages laissent une impression étrange, assez difficile à définir. Il s'est plu à pousser à l'extrême, — un extrême qu'il n'est pas facile d'atteindre, — les procédés de M. Edmond de Goncourt qui, à partir des *Frères Zemganno*, inaugura une nouvelle manière, — loin, à mon sens, bien loin de valoir l'ancienne. Aussi le lecteur, même très attentif, se trouve-t-il fort souvent dérouté, en présence de constructions de phrases plus difficiles assurément à saisir que le latin le plus aride.

L'artiste, — car il y a un artiste chez M. Poictevin, — a voulu évidemment tenter quelque chose, se singulariser, en écrivant une langue nouvelle où il tient à noter ses moindres impressions. Je ne sais rien qui ne l'arrête, et l'on dirait qu'il a des yeux d'oiseau ou d'insecte, de ces yeux qui voient tout, mais surtout en détail, et jusque dans les moindres. L'ensemble est pour lui sans valeur ; il ne contemple pas, il regarde, ce qui souvent lui fait voir des choses dont nous n'aurions pas d'idée. Il me semble qu'une faculté aussi accentuée doit être bien fréquemment gênante, et qu'un voyageur doit avoir bien du temps à perdre, pour se livrer à des observations aussi minutieuses. Quoi qu'il en soit, tout cela n'est pas exempt d'une certaine émotion. Il n'y en a pas assurément partout, mais là principalement où le poète consent à se souvenir et à ne pas uniquement voir. Exemple ceci, la dernière page de ce curieux livre :

La jeune fille de quatorze ans et demi de la concierge de la maison à côté a été enterrée ce matin. Sous la draperie blanche la mort ne semble presque plus un deuil, elle prend même une manière d'attirement. En rentrant ce soir, je me dis qu'elle dort, la jeune fille, sa première nuit au cimetière, l'humidité suinte du sol, et je pense que dans sa couche nouvelle la morte ne doit pas avoir chaud. Quoique je lui aie à peine parlé une seule fois, pour une chose quelconque, je l'entends encore me répondre d'un air de lointaine présence et de ses yeux bruns adoucis mais gardant une lueur espiègle, me répondre « je ne sais pas » je crois bien que je la regretterai contre sa porte ou à la fenêtre de sa loge, ou encore assise en prenant un peu de sa chaise sur le trottoir. D'habitude elle lisait modestement dolente, ses mains étroites, minces dans une transparence tournant mal les pages, son corps allégé par sa maladie de poitrine, et ses couleurs d'un pâle jaunâtre et ses traits amaigris prédisposent en sa faveur. Elle tenait par une rattache frêle à la vie et il semble que de tels êtres ont une façon toute spéciale, inconsciente d'eux, d'attendrir.

A part l'exagération et le parti-pris de la forme, ceci est un tableau, et il n'y a pas que les yeux de M. Francis Poictevin. Ce que ces yeux voient de choses est inénarrable, et la façon dont ils les voient est plus inénarrable encore, témoin ces quelques lignes, pour moi indéchiffrables :

Aujourd'hui arrêté au Louvre, au salon carré, à la femme de Holbein par le rose agonisant des mains un peu nobles qui sortent des manchettes de mousseline d'un ambre effacé. De la femme de Rembrandt ce qui m'enchante, c'est l'imbibition lumineuse du nez baignant ce semble dans son ombre, vague triangle d'une nuit moelleuse où le soleil évanoui palpite de souvenir ; et c'est la larme d'ombre, tombée d'une des perles en poire d'un orient amolli, la raie doucement vive, jouant dans le jaune crépusculeux de cette chair.

Ces accouplements répétés d'adverbes et d'adjectifs lui sont, d'ailleurs, familiers ; en deux mots c'est un contraste. C'est ainsi que, du haut de la côte de Grâce, il parlera de la mer *minimement fluctuante*. Nous autres profanes, nous

# OHÉ! MATHIEU!

**NOUVELLE**

## I

**Quand Rosalie entra au service de M. Minart, elle avait trente ans, des hanches carrées, des yeux bleu faïence, une face ronde et luisante comme un écu. Mme Minart venait de mourir, et le veuf, solitaire et désœuvré, vivait au large dans un entresol de la rue Saint-Placide.**

Au premier étage habitait le lieutenant Anquetil.

C'était un bel artilleur, cambré comme une Andalouse, qui faisait sonner haut son sabre et ses éperons. Tous les matins, Capoulade, son brosseur, lui amenait un cheval pansé de frais, les sabots luisants, les étriers croisés sur la selle ; et Rosalie, tout en préparant le chocolat de M. Minart, se mettait à la croisée pour voir l'officier monter à cheval.

Il s'arrêtait un instant sur le trottoir, avec un coup d'œil à la modiste du rez-de-chaussée qui, tout enouriffée de sommeil, décrochait ses volets ; du bout des gants, il flattait la bête sur la croupe ; il donnait des ordres à Capoulade, et finissait par mettre le pied à l'étrier, ramasser les rênes et piquer des deux.

Rosalie se penchait pour le suivre jusqu'au bout de la rue, puis elle retournait à ses casseroles.

M. Minart et le lieutenant Anquetil se saluaient dans l'escalier.

Rosalie et Capoulade se rencontraient à la crémerie, à la poste, au débit de tabac où le brosseur venait « tuer le ver », et la cuisinière remplir la tabatière de son maître.

Capoulade finissait son temps.

Trompette, puis brosseur d'officier, il était le boute-en-train de sa batterie. Homme à bonnes fortunes, hâbleur et faubourien, il avait l'encolure d'un brave et la jovialité d'un camelot. Il s'aperçut vite de l'impression que ses avantages personnels avaient produite sur Rosalie, et, bien qu'elle eût cinq ans de plus que lui, flairant des économies, il lui fit la cour.

Comme c'était une honnête fille, il ne brusqua pas les choses, de peur de l'effaroucher. Il commença par la retenir sur les paliers, à causer de la pluie, du beau temps et de la santé de leurs maîtres. Rosalie, qui n'était pas bavarde, l'écoutait avec admiration. Quand leurs rapports, devenus plus familiers, l'autorisèrent à oser davantage, il lui joua des tours qui la faisaient mourir de rire. Il lui cachait sa boîte à lait, s'introduisait à pas de loup dans la cuisine, et lui faisait des peurs dans les escaliers.

Rosalie s'asseyait sur les marches pour rire à l'aise et répétait en se tamponnant la figure avec son tablier :

— Ah! monsieur Capoulade, monsieur Capoulade! vous me ferez tourner en bourrique !

La bonne fille avait le cœur pris ; aussi, le jour où M. Capoulade, sanglé à l'ordonnance et ganté de filoselle vint, avec toutes les allures de la passion, demander solennellement sa main, elle répondit naïvement :

— Si je veux de vous, mon Dieu!

Et elle laissa tourner sa mayonnaise.

M. Minart fut averti le soir même, à souper.

Cette nouvelle le bouleversa. Il faudrait changer ses habitudes, se faire à un autre visage. Il parla de l'égoïsme des serviteurs, cita des dévouements célèbres et finit par promettre un gros legs si Rosalie restait près de lui jusqu'à sa mort.

Il ajouta en soupirant :

— Vous n'attendrez pas longtemps.

Le pauvre homme ne croyait pas si bien dire. Au commencement de l'hiver, il prit un froid, se mit au lit, vit trois médecins, appela son notaire et mourut entre les bras de la religion.

Son testament était fait en forme.

Il partageait sa fortune entre deux nièces éloignées, qui, depuis vingt-cinq ans, lui soutachaient des bonnets grecs et léguait dix mille francs à Rosalie.

Que ferait-on de tout cet argent ?

On consulta l'homme d'affaires de M. Minart. Justement il y avait, rue Monsieur-le-Prince, un bon fonds de crémerie à céder. Après quelques pourparlers, on se décida.

## II

D'abord tout marcha comme sur des roulettes. Le matin, Rosalie se levait de bonne heure pour ouvrir aux laitiers.

Ils arrivaient du fond de la campagne, de quelque domaine éloigné, secoués dans leurs carrioles qui dansaient sur le pavé avec un bruit clair de ferraille. Capoulade mettait à faire l'étalage toute l'habileté d'un artiste. Il dressait des pyramides de fruits, rangeait les petits suisses en bataille, sortait à chaque instant dans la rue pour juger de l'effet.

Il passait le reste de la journée dans un bouchon fréquenté par les commerçants du quartier. Tous les habitués de la maison Maucourant lui frappaient sur le ventre, choquaient leurs verres contre le sien, et personne ne pouvait parler de lui sans ajouter immédiatement :

— Il est impayable, ce Capoulade!

Et vraiment, il n'avait pas de rival pour faire pivoter les queues, improviser les « poules », éduquer le perroquet et « attraper » le coiffeur Chouannière sur la politique. Maucourant lui faisait crédit et les camarades lui payaient des tournées.

Le soir, quand il rentrait, un peu gris, la tête échauffée de vin et de paroles, la fraîcheur de la crémerie le saisissait délicieusement. Il s'arrêtait un instant sur le seuil, respirait le parfum de laitage et de fruit épandu dans l'air, puis, entrait brusquement, jetait sa casquette sur le comptoir, relevait ses moustaches devant la glace, embrassait sa femme et criait :

— A table !

Huit ans passèrent ainsi. Lui, viveur, égoïste, usé, buvant sec et cajolant la ménagère pour lui soutirer « de la braise ».

Elle, laborieuse et vaillante, comme une bonne limonière élevée à tirer seule. Elle ne se faisait plus guère d'illusions sur son mari. Quand il lui revenait fatigué, les tempes déjà blanchissantes, maussade et miné, elle regrettait de n'avoir pas un enfant qui fît revivre son rêve de bonheur trompé.

Le jour où, contre tout espoir, elle se sentit mère, son cœur, depuis longtemps fermé à la joie, s'épanouit. La journée lui sembla interminable, tant elle avait le désir de revoir Capoulade pour lui dire la bonne nouvelle. Il rentra fort tard, plus aviné que de coutume : des amis l'avaient entraîné à la foire d'Auteuil. En face de cet homme ivre, elle eut un geste de découragement, et la pensée lui vint de garder son cher secret pour elle ; mais elle n'en eut pas la force, et, tandis qu'il se tenait là, devant elle, honteux comme un marmot qu'on gronde, elle lui dit doucement

— Tu sais, Capoulade, je crois bien que nous allons avoir un enfant.

D'abord il ne comprit pas, et il répétait de sa voix hébétée :

— Un enfant... un enfant...

Puis il se mit à rire, à éclater en sanglots, et, pris d'une de ces tendresses qui rendent les ivrognes caressants comme des nourissons, il cacha sa tête dans le châle de Rosalie.

— Ah ! ma pauvre Zalie !

Elle eut toutes les peines du monde à le faire coucher. Il s'endormit, le nez contre le mur, sanglotant dans la ruelle.

D'ailleurs, cet accès de sentiment calmé, il ne changea pas grand'chose à ses habitudes.

Il ne pouvait plus se passer de l'atmosphère lourde du cabaret, des criailleries de la salle basse et du bruit des dominos frappés sur la table, au milieu des essaims de mouches. Seulement, deux ou trois fois le jour, il quittait sa partie pour aller voir « de quoi cela retournait à la boutique ». Il se mettait en frais de tendresse ; il appelait sa femme « la petite mère » lui défendait de « s'esquinter ».

Elle le renvoyait avec un sourire maternel, et il retournait, content de soi, achever son bésigue.

Rosalie rayonnait d'un bonheur tranquille.

Elle bénissait tout bas l'enfant qui lui ramenait son mari comme par la main. Assise derrière le comptoir, les yeux brillants dans sa figure un peu lasse, elle répondait en souriant aux pratiques qui s'informaient de sa santé :

— Cela va bien, merci. Vous êtes trop aimable. Mon mari est si bon pour moi.

Les soins de la layette lui réservaient de grandes joies ; tantôt c'étaient les petits bonnets de toile essayés sur le poing, tantôt la pile de langes montant dans l'armoire obscure, ou le rayonnement de la bercelonnette perdue dans une aube de gaz.

Capoulade, intéressé par ces préparatifs, fabriqua une chaise d'enfant avec un barreau d'appui. Il travaillait devant la porte les bras nus, en chantant.

Il avait le cœur à la besogne et la gaieté d'un bon ouvrier. Ah ! s'il avait voulu se ranger, celui-là ! Mais, dans ce corps de grand drille, la volonté n'avait pas poussé ; elle était demeurée enfantine, étourdie, une bonne volonté d'écolier qui s'applique à la première page et gribouille au revers.

Ils passèrent quelques soirées en tête-à-tête, comme aux premiers jours de leur mariage.

Un dimanche de printemps, il la conduisit au Luxembourg. Rosalie avait mis son châle de noces et sa robe de soie. Il lui donnait le bras, le gilet déboutonné, la cravate lâche, ses cheveux au vent, souriant aux belles filles qui jouaient au volant sur les avenues. Il marchait à petits pas, pénétré de son rôle d'ouvrier sentimental, jouant le bon ménage, avec un souci perpétuel de la galerie.

— Appuie-toi sur moi. Là! plus fort ; ne crains pas de me fatiguer.

Rosalie était toute fière.

Ils côtoyèrent le bassin, et, comme elle voulait s'asseoir pour regarder voguer les bateaux, il la grondait doucement, penché sur elle.

— Non, pas là, il y a des courants d'air. Plus haut, sous les arbres.

Et ils montèrent les degrés de la terrasse.

Sous les marronniers en fleurs, les promeneurs faisaient cercle autour d'un guignol en plein vent. Capoulade, goguenard, cummentait la pièce et débitait des plaisanteries. Quelques spectateurs se retournèrent : un militaire se mit à rire, et Rosalie se serrait contre son bel homme, enorgueillie de ses succès.

Au pied des reines de France, un bébé vêtu de blanc sautait sur l'épaule de sa nourrice. Il se renversait les bras en arrière, étouffant de rire, rose dans sa pélerine retournée, comme un bouquet de bengales dans du papier blanc.

Ils s'arrêtèrent et Rosalie demanda son âge. C'était un enfant pareil à celui-là qu'elle voulait ; seulement plus brun, avec des cheveux bouclés, comme son père, et des yeux noirs.

Et elle ajouta :

— Pourvu qu'il n'aille pas me ressembler, au moins !

## III

Capoulade pérorait chez Maucourant quand on vint l'avertir qu'il avait un fils. Il courut chez lui, confus de son indifférence, embrassa tendrement sa femme et, ramassant le berceau posé près du lit, l'approcha du jour.

— Ah ! bien, fit-il, voilà un paroissien qui ne me ressemble pas.

— Non, dit Rosalie, il est tout de mon côté. Nous l'appellerons Mathieu, comme son grand-père.

Qui aurait bien pu dire à qui il ressemblait, le pauvre enfant, avec son air vieillot, ses mains ridées, son cou dans les épaules et ses cheveux roux.

La sage-femme secouait la tête en l'emmaillotant :

— Il est bien frêle.

Et elle ajouta.

— Vous ne l'élèverez pas à Paris ; il faudra l'envoyer en nourrice.

Ce n'était pas cela que Rosalie avait rêvé. Pourtant, les commères du voisinage l'endoctrinèrent si bien qu'elle se laissa persuader en soupirant. Elle envoya Mathieu grandir dans son pays, un village de six maisons égaré dans une vallée de la Limagne.

Il avait cinq ans lorsqu'il revint.

Eh quoi ! C'était donc le fils du beau Capoulade, ce petit bossu à mine chétive qu'on n'avait que le souffle ? Sa figure de cire, éclaboussée de rousseur, était comme sillonnée de coups d'ongle qui creusaient des rides. Il aima sa mère tout de suite. Capoulade, avec ses éclats de voix et ses coups de poing qui faisaient déborder les verres, l'effrayait. Il passait de longues journées assis près de la porte, dans le fauteuil de bois que son père avait fabriqué.

En face, il y avait une pie dans une cage d'osier. Il la regardait des heures entières sauter d'un bâton à l'autre. Le bruit des voitures l'étourdissait ; il fermait les yeux pour ne pas les voir. Quelquefois, les gamins qui traversaient la chaussée en se bousculant s'arrêtaient pour lui faire une grimace. Ils chantaient :

Tiens, voilà Mathieu ;
Comment vas-tu ma vieille ?
Tiens, voilà Mathieu ;
Comment vas-tu, mon vieux ?

Le petit bossu ne se fâchait pas ; il les suivait d'un air d'envie avec ses yeux candides.

Rosalie l'enveloppait de cette tendresse que les mères inventent pour les enfants déshérités. Elle ne le trouvait pas laid. Jamais la comparaison de la réalité et du rêve ne lui donna contre son fils une pensée d'amertume. Elle suivrait Mathieu dans la vie ; elle écarterait les angoisses de son chemin. C'était une enfance éternelle qui lui laissait son petit sur les genoux, tout à elle, comme au temps où elle pouvait le défendre rien qu'en fermant les bras.

Quant à Capoulade, il ne revenait pas de son étonnement. Bien sûr, on avait changé le marmot en nourrice. Il aurait bien accusé sa femme s'il avait osé ; mais tout le monde dans le quartier estimait la crémière ; on ne l'aurait pas cru. Et il en voulait presque à Rosalie de cette fidélité inviolable qui ne laissait pas à son amour-propre la consolation d'un soupçon. Il se répandait en doléances contre la « fatalité », accusait tout le monde, excepté lui-même. Il contrefaisait Mathieu, l'écrasait de plaisanteries.

Lorsque Rosalie lui disait, impatientée :

— Mais c'est ton fils, après tout !

Il avait des rires de mépris, des mots cruels qui la faisaient taire :

— Ça ? une rincette ?

Ils allaient traîner une jolie vie avec ce boulet au pied ! Un enfant, c'est toujours un embarras dans un ménage, un luxe de gens riches, interdit au pauvre monde. Encore, si Rosalie lui avait fabriqué un fils capable de gagner son tabac, on se serait gêné pour lui faire une place ; on l'aurait instruit dans tous les talents de société, grâce auxquels un homme ne peut manquer de réussir.